

François Jarrige (dir.), *Dompter Prométhée. Technologie et socialismes à l'âge romantique (1820-1870)*

Coll. « Les Cahiers de la MSHE Ledoux », sous-série « Archives de l'imaginaire social », Besançon, Presses universitaires de Besançon, 2016, 286 p.

Jérôme Lamy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/chrhc/6478>
ISSN : 2102-5916

Éditeur

Association Paul Langevin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2018
ISSN : 1271-6669

Ce document vous est offert par Université de Franche-Comté



Référence électronique

Jérôme Lamy, « François Jarrige (dir.), *Dompter Prométhée. Technologie et socialismes à l'âge romantique (1820-1870)* », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], 137 | 2018, mis en ligne le 27 mars 2018, consulté le 29 mai 2018. URL : <http://journals.openedition.org/chrhc/6478>

Ce document a été généré automatiquement le 29 mai 2018.



Les contenus des *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

François Jarrige (dir.), *Dompter Prométhée. Technologie et socialismes à l'âge romantique (1820-1870)*

Coll. « Les Cahiers de la MSHE Ledoux », sous-série « Archives de l'imaginaire social », Besançon, Presses universitaires de Besançon, 2016, 286 p.

Jérôme Lamy

RÉFÉRENCE

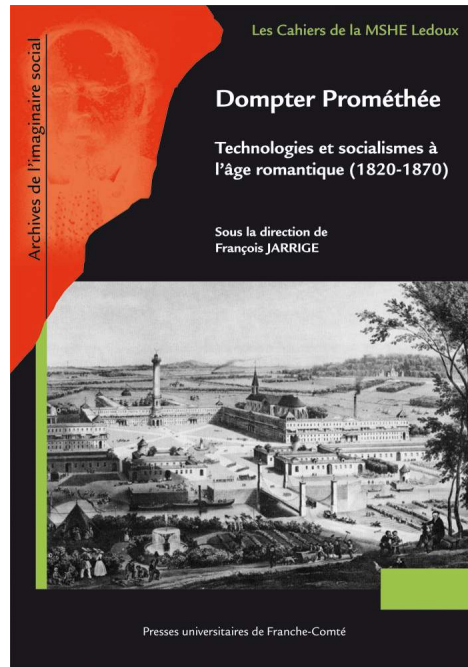
François Jarrige (dir.), *Dompter Prométhée. Technologie et socialismes à l'âge romantique (1820-1870)*, coll. « Les Cahiers de la MSHE Ledoux », sous-série « Archives de l'imaginaire social », Besançon, Presses universitaires de Besançon, 2016, 286 p.

1 Les premiers socialistes ont engagé une série de rapports théoriques et pratiques fort complexes à l'endroit des techniques. Cet ouvrage collectif examine, sous des angles différents et complémentaires, la façon dont le socialisme naissant a côtoyé, intégré et/ou théorisé le machinisme, les technologies et plus généralement l'artefactuel industriel.

2 Le volume s'ouvre sur une longue introduction de François Jarrige, qui précise à la fois les enjeux de l'ouvrage et les points d'appui historiographiques qui permettent d'avancer quelques propositions novatrices. C'est sous le double empire de la fascination et de l'effroi que les penseurs et acteurs socialistes examinent les transformations opérées par les techniques dans l'ordre social.

François Jarrige fait très justement remarquer que l'historiographie française n'associe pas, le plus souvent, la question des socialismes à celle des technologies (p. 11). Chez Marx, le rôle des machines dans l'accumulation primitive du capital est bien sûr souligné à maintes reprises. Mais ces propositions sont incluses dans un plus vaste réseau de « discours et de débats » (p. 13) centré sur les problématiques technologiques. En revenant sur les origines (pratiques et sémantiques) des socialismes et des technologies, François Jarrige montre que l'idéal d'une émancipation par les machines travaille les représentations socialistes depuis le début du XIX^e siècle. Il ne s'agit nullement d'une pure identification du progrès social au règne machinique : « le regard socialiste sur les machines est profondément ambivalent, traversé de tensions » (p. 22). C'est sur le mode d'une « domestication du gigantisme technique » (p. 23) que s'opère la prise en compte, dans les discours socialistes, du nouvel ordre technologique. Les contestations sont nombreuses, parmi les ouvriers notamment, qui défient l'installation des machines. Les propos de Louis Blanc (qui parle d'« armes meurtrières » [p. 30]) sont, sur ce point, représentatifs d'une crainte sensible aux effets dévastateurs de l'expansion technologique. Toutefois, après 1840, note François Jarrige, la critique du capitalisme ne se double plus, dans les discours socialistes, d'une disqualification des techniques. Ces dernières sont aussi appréhendées comme des outils pratiques pour reconstruire un ordre social plus juste. D'autant qu'il a existé, dès le début du XIX^e siècle, de nombreuses propositions socialistes d'innovations simultanément politiques et technologiques (notamment au sein du courant fouriériste). Les « trajectoires alternatives » (p. 42) nées de ces premiers socialismes vont, presque paradoxalement, renforcer l'idée d'une technique neutre par principe. Ce ne sont pas les machines qui provoquent des dégâts de toute nature, mais leur « mésusage » (p. 44).

3 Les études de cas rassemblées dans l'ouvrage permettent de mieux saisir à la fois la circulation discursive des projets technologiques socialistes et les pratiques concrètes mises en œuvre dans les expérimentations utopistes.



- 4 Ainsi, dans le chapitre qu'elle consacre à New Lanark, Ophélie Siméon pointe les écarts entre les espérances émancipatrices de Robert Owen et les réalisations concrètes dans ses usines. D'abord ancrées dans le philanthropisme, ses propositions s'orientent peu à peu vers des voies alternatives : inclusion communautaire des pauvres et « gestion humanisée de la machine » (p. 61) doivent permettre d'envisager un nouvel horizon émancipateur. Pour démontrer la validité de ses thèses progressistes, Owen met en œuvre à New Lanark une « grande expérience » (p. 65) qui, sans être exactement la réplique de ses vues initiales, en partage cependant de nombreuses caractéristiques pour servir de point de ralliement. L'usine de textile doit permettre d'améliorer les « conditions matérielles de travail » des ouvriers, ainsi que « leurs effets psychologiques » (p. 66). Les machines employées (des *water-frames*, qui sont des machines à tisser fonctionnant à l'énergie hydraulique) sont plus maniables (p. 67). Toutefois, les risques (d'incendie notamment) sont prégnants et entraînent une résistance ouvrière qui se manifeste sous la forme de rupture de contrat ou de fugue. Souffleuses et charpentes en acier constituent des réponses techniques à un problème qui a aussi à voir avec la pénibilité du travail industriel. Surtout, Owen met en œuvre, dans une visée paternaliste, un système « d'ordre sans coercition » (p. 70), dans lequel des phases de différentes couleurs d'un cube indiquent « la performance de l'ouvrier, du point de vue du rendement comme de sa conduite » (p. 70). Les « écoles mutuelles » employaient déjà ce procédé, qui visait à se priver du recours à la force physique pour remodeler les conduites. Owen souhaite que le temps libéré par l'emploi des machines ne soit pas employé en vain : il organise donc des « activités de plein air », comme la culture du jardin ou la « promenade dominicale » (p. 71). New Lanark a une telle réputation que le lieu devient un site touristique régulièrement visité. Mais les tensions ne disparaissent pas, notamment à propos des « implications communautaires » de l'expérience (p. 75). Les ouvriers se rebellent contre leur transformation en objet de tourisme. Entre l'idéal d'Owen et sa réalisation, les écarts existent qui témoignent des difficultés à mettre en œuvre une politique communautaire prenant en compte les effets du machinisme.
- 5 Joost Mertens détaille, dans un chapitre éclairant, le projet technologique d'Étienne Cabet, fondateur d'une communauté icarienne aux États-Unis. Il prend pour point de départ l'ouvrage de Cabet, *Voyage en Icarie*, paru en 1840. Il s'attarde plus longuement sur l'atelier des modistes et la fabrication des chapeaux. L'assemblage des couvre-chefs se fait selon « la division du travail smithienne, c'est-à-dire la fragmentation d'une opération manuelle complexe en plusieurs opérations manuelles élémentaires » (p. 110). Si les ateliers des modistes ne paraissent pas mécanisés, c'est d'abord parce que la machine à coudre est d'invention récente et peu répandue. En revanche, la boulangerie est un espace de haute technicité, car « en Icarie, il faut (...) que la machine soit omniprésente » (p. 112). Elle rend inutile « le travail artisanal ». Le prolétaire n'est plus asservi par l'outil ; désormais, « il remplit deux fonctions : il dirige les machines et il invente des machines » (p. 113). L'organisation d'Icarie répond à cette double transformation par l'instauration d'un « système de facilitation » et d'un « Comité de l'industrie » (p. 116). Le premier est un « atelier de sciences appliquées » dans lequel on organise les expérimentations. Le second mène la « politique d'innovation ». Une organisation éducative portée vers l'invention et la maîtrise des savoir-faire techniques sous-tend cet idéal d'une démocratisation totale de la production technologique.
- 6 Dans le registre de la fascination pour les techniques, les propositions de Constantin Pecqueur, dans la première partie du XIX^e siècle, incarnent une voie dissonante, en ce

qu'il ne limite pas aux seuls aspects matériels les apports des machines. Ludovic Frobert propose donc, en un chapitre passionnant, de repérer dans *l'Économie sociale* de Pecqueur (réponse à un concours de l'Académie des sciences morales et politiques) la façon dont ont été articulées technique et association. L'interrogation initiale portait sur les effets des « forces motrices » sur « l'état social » (p. 129). Pecqueur soutient que les « forces matérielles » doivent être « guidées par la "moralité publique" » (p. 129). Dans une articulation politique pour le moins originale, l'auteur de *l'Économie sociale* veut faire travailler ensemble les fondements de la « révolution, [de la] république, et [du] (premier) christianisme » (p. 130). La modernité, telle qu'elle émerge des assemblages industriels mis en branle par les forces technologiques, est surtout marquée par l'importance de la communication qui trouverait à s'incarner, dans une perspective émancipatrice, dans « l'association politique » (p. 131). Parce qu'elles sont capables d'organiser la rationalisation du travail et la coordination des actions, « les machines fournissent les conditions matérielles de l'association » (p. 131). Pecqueur remarque que l'association économique ne mène pas « mécaniquement et linéairement à l'association politique » (p. 133). Ce sont des « tendances morales » spécifiques qui permettent d'orienter un « scénario favorable au progrès » (p. 133). Les références chrétiennes et révolutionnaires sont ici mobilisées dans un syncrétisme peu courant. Pecqueur mise sur les effets des « canaux tels que la communication ou la reconnaissance » (p. 144) pour articuler progrès social et impératif moral.

- 7 Les ambivalences socialistes à l'endroit des techniques sont particulièrement saillantes lorsqu'on suit – comme le fait Georges Ribeill dans son chapitre – les positionnements des acteurs politiques face à une technologie donnée, comme les chemins de fer. Dans les années 1830, les tensions sont fortes en France à propos de l'extension des lignes de train par des compagnies privées (au détriment de l'État). Dans le débat, des positions socialistes émergent, oscillant entre optimisme prométhéen et sévère défiance. Ange Guépin fait montre d'enthousiasme en imaginant les effets culturels positifs d'une circulation généralisée des personnes. Victor Considérant – disciple de Fourier – s'emporte contre « la manie des chemins de fer » (p. 152), qui détourne des véritables préoccupations sociales et politiques que sont la lutte contre l'inégale répartition des richesses ainsi que la réalisation de l'« Association dans [les] communes » (p. 153). Dans les années 1840, Considérant optera finalement pour une position plus modérée, en raison des potentiels de communication que représentent les chemins de fer. Théodore Dezamy est sur la même ligne, qui voit la fraternisation réalisable par l'essor des transports ferroviaires.
- 8 Ces ambivalences, ces hésitations, sont aussi le résultat d'une pénétration progressive du machinisme dans l'épaisseur de la société. Thomas Bouchet retrace la façon dont Fourier et les phalanstériens se sont positionnés par rapport au télégraphe ; il met en évidence l'importance des signaux dans le système utopique. Le télégraphe, pour Fourier, est un instrument de l'économie (p. 198). La communication offre l'opportunité de « planifier les échanges » et permet la circulation « des produits et des idées » (p. 198). Les phalanstériens vont faire évoluer le rapport au télégraphe : une méfiance naît à l'endroit des « dérives autoritaires » qu'un circuit d'informations peut causer lorsqu'il est inclus dans un système politique délétère. Malgré tout, les télégraphes conservent « toute leur place dans le paysage social de l'avenir » (p. 203).
- 9 Keith Tribe livre un chapitre érudit sur la place des machines et de la technologie dans la pensée de Marx. Plus exactement, il procède à une relecture des notes prises par l'auteur

du *Capital* à propos d'ouvrages centraux de la pensée machinique du début du XIX^e siècle, notamment la *Philosophie des manufactures* d'Ure et le *Traité sur l'économie des machines* de Babbage. C'est le livre de Proudhon sur la *Philosophie de la misère* qui va pousser Marx à reprendre ses notes pour construire son ouvrage *Misère de la philosophie*. Marx montre que les faiblesses de Proudhon dans le domaine de l'économie politique sont nombreuses (p. 245-246). Il met en évidence le fait que l'atelier n'a pas pour objet principal la division du travail, mais la production à très « grande échelle » (p. 247). Marx voit donc bien « l'époque capitaliste comme celle du règne de la machine automatique » (p. 250).

- 10 En postface, Liliane Hilaire-Pérez trace quelques parallèles fructueux entre les réflexions esquissées dans l'ouvrage autour des usages potentiellement libérateurs de la technique et les apports philosophiques de Gilbert Simondon.
- 11 Cette production collective, dense et informée, constitue une analyse particulièrement saisissante des ambivalences de la pensée socialiste naissante à l'endroit des technologies. Si, globalement, l'enthousiasme domine, des voix s'élèvent contre les possibles désagréments de l'expansion machinique à outrance. Surtout, la politisation des outils de l'industrie, conçus comme des produits cristallisés de relations sociales, offre des points d'appui alternatifs à l'ordre capitaliste. Dans les tentatives d'expérimentation de ces premiers socialismes pointe l'idée de la nécessité, non seulement de la maîtrise technologique, mais encore de sa reconfiguration aux formes d'une pratique émancipatrice.